

BRUNO
CLAVIER

ILS NE SAVAIENT

Pourquoi
la psy **PAS...**
a négligé
les violences
sexuelles

PAYOT

Malgré l'urgence, une majorité de psys ne sont pas préparés pour aider les victimes de violences sexuelles !

Des millions de personnes. L'ampleur colossale des violences sexuelles est enfin reconnue par notre société. Et maintenant ? Bruno Clavier en est convaincu, le problème ce sont les psys, en première ligne pour aider les victimes. Bien qu'il existe aujourd'hui des structures spécialisées, des associations et des numéros verts, depuis plus d'un siècle les psychiatres, les psychanalystes et les psychologues n'ont, dans leur grande majorité, pas été formés à la prise en compte de la réalité des violences sexuelles. En cause, non seulement le déni de notre société, mais aussi une théorie qui a nié cette réalité. Son auteur, Freud, avait une raison secrète à cela. Ce secret et l'incroyable faille thérapeutique qui a conduit des générations de psys dans une impasse empêchant la plupart d'aider les victimes comme ils le voudraient, sont au cœur de ce livre. Pour que plus jamais l'on n'entende ces mots : « Cela ne se peut pas », « Je ne savais pas ».

Psychanalyste et psychologue clinicien, lui-même victime de violences sexuelles dans son enfance, Bruno Clavier est le principal représentant de la psychanalyse transgénérationnelle. Il est l'auteur des *Fantômes familiaux*, qui s'est immédiatement imposé comme une référence incontournable.

BRUNO CLAVIER
AUX ÉDITIONS PAYOT

Les Fantômes familiaux. Psychanalyse transgénérationnelle

Les Fantômes de l'analyste

Ces enfants qui veulent guérir leurs parents

L'inceste ne fait pas de bruit. Des violences sexuelles et des moyens d'en guérir (avec Inès Gauthier)

Ils ne savaient pas... Pourquoi la psy a négligé les violences sexuelles

Bruno Clavier

ILS NE SAVAIENT PAS...

Pourquoi la psy a négligé
les violences sexuelles

Payot

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur :

payot-rivages.fr

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-228-93149-6

AVANT-PROPOS

L'idée de ce livre m'est venue le soir d'une présentation de mon ouvrage précédent, *L'inceste ne fait pas de bruit*¹, à la librairie Folies d'encre à Montreuil, en compagnie de Charlotte Pudlowski² et de Florence Hirigoyen³ venues parler de leurs écrits respectifs. Au cours de la soirée, alors que nous énumérions les affaires successives concernant les violences sexuelles, quelqu'un dans l'assistance posa cette question : « Et la prochaine affaire, c'est quoi ? » Nous nous sommes regardés en silence. Je m'entendis répondre : « Le monde de la psy, c'est évident. »

Le silence non moins lourd, *a priori* approbateur, qui s'ensuivit me conforta dans l'idée soudaine d'écrire sur la question, alors que je pensais au contraire lever le pied après la sortie de mon livre.

Cependant, il ne s'agissait pas d'aborder les violences sexuelles commises par les thérapeutes

1. Bruno Clavier (avec la participation d'Inès Gauthier), *L'inceste ne fait pas de bruit. Des violences sexuelles et des moyens d'en guérir*, Paris, Payot, 2021.

2. Charlotte Pudlowski, *Ou peut-être une nuit*, Paris, Grasset, 2021.

3. Florence Hirigoyen, *La Maison de poupée*, Paris, Les Arènes, 2022.

– encore que cette problématique pourrait mériter un autre ouvrage, à condition que les victimes témoignent –, mais bien plutôt d'évoquer une déficience générale de ce monde de la psy jusqu'à aujourd'hui dans la prise en charge des violences sexuelles et de l'inceste. Ce que je voulais écrire, c'était le constat de ce qui n'avait pas été fait, ou avait été fait, depuis plus d'un siècle dans ce domaine, constat également de la situation actuelle, et enfin de ce qui pourrait être fait dans les temps à venir. Le silence assourdissant sur la question des thérapies m'apparaissait tout autant suspect que le déni collectif sur le sujet : les thérapeutes en avaient-ils été des complices inconscients ? Savaient-ils, pouvaient-ils ou ne voulaient-ils pas, tout simplement, savoir ?

INTRODUCTION

Et pourtant, les violences sexuelles gangrenaient depuis si longtemps notre société, elles concernaient tellement d'individus, les conséquences en étaient si désastreuses !

Du côté des victimes, celles qui se souvenaient ignoraient que cela déterminerait tous les instants de leur vie ; que cette vie serait pour elles un enfer sur terre. Celles qui n'en avaient pas de mémoire portaient, de plus, dans leur corps et dans leur tête les effets désastreux de ces violences sexuelles sans jamais réaliser de quoi elles souffraient.

Mais d'autres personnes encore étaient dans l'ignorance – et c'est peut-être le plus grave : les psys. Psychanalystes, psychiatres, psychologues, les thérapeutes de l'esprit, mais aussi du corps.

Or c'était d'abord à eux que s'adressaient les victimes.

Ils ont – moi y compris – une grande responsabilité dans la non-prise en compte généralisée des violences sexuelles en thérapie.

Pour constater ce phénomène, écoutons les victimes aujourd'hui.

« J'ai été victime d'inceste à plusieurs reprises, dit l'une d'elles, et dans mes séances de thérapie cette

partie de ma vie n'a jamais été abordée en profondeur... C'est un sujet qui a toujours été survolé, comme si c'était une simple égratignure sur mon bras. En effet, vers mes quatre ou cinq ans, avec ma tante alors âgée de quinze, seize ans... Adulte, j'ai aussi été victime d'inceste avec deux grands-parents et un oncle. Puis de viol avec mon premier petit ami et un autre homme... J'ai l'impression de chercher des réponses qui n'existent pas. »

Un autre témoignage : « Depuis trente ans en psychanalyse, vingt ans de boulimie et un cancer du sein, je ne sais toujours pas si j'ai été victime d'inceste, cela est un véritable calvaire pour moi. À la lecture de votre livre, je me suis décidée à contacter l'un de mes cousins qui, comme moi, dormait enfant avec mon oncle lorsque nous allions en vacances chez ma grand-mère. Mon cousin m'a avoué qu'il a été violé et harcelé par cet oncle. Pour ma part, je ne me souviens absolument de rien. Je suis vraiment mal avec cette révélation, aussi je voulais savoir si je pouvais suivre une thérapie avec vous ? Que faire avec ces horreurs que je viens d'apprendre et qui me hantent ? D'avance merci. »

Je consacrerai en fin d'ouvrage un chapitre à ces témoignages, car suite à la parution de *L'inceste ne fait pas de bruit*, j'ai reçu et je reçois sans cesse des messages de personnes qui souhaitent trouver des thérapeutes qui prennent en compte les violences sexuelles.

Étrange : cela sous-entend d'emblée que cette prise en compte n'est pas acquise lors d'une thérapie...

À chaque fois une histoire semblable m'est racontée, faite de longues souffrances, de symptômes caractéristiques que je rencontre malheureusement

trop : anorexie, boulimie, tentatives de suicide, scarifications, dépression, accompagnés de maladies somatiques diverses, elles aussi caractéristiques, fibromyalgie, problèmes de thyroïde...

Certaines personnes se souviennent d'incestes, d'agressions sexuelles subies dans l'enfance, ou ont eu sur le tard des retours de mémoires traumatiques, ou encore sont convaincues qu'il « s'est passé quelque chose », d'autant que le climat familial était incestueux ; d'autres ne se souviennent de rien. Nombre d'entre elles ont suivi des thérapies diverses et notamment des psychanalyses, pendant des dizaines d'années ou plus longtemps encore. Au mieux, le sujet y a été évoqué – mais sans que l'analyse ou la thérapie soit vraiment axée là-dessus – et, au pire, les patientes et patients se sont entendu dire que leurs ressentis, leurs rêves éventuels de violences sexuelles subis dans l'enfance étaient des fantasmes, la plupart du temps « œdipiens ». Cela fait si longtemps que j'entends parler de thérapies qui se sont déroulées sous ce mode d'interprétation...

J'ai l'impression de recevoir de toutes parts des messages désespérés, comme si notre société n'était pas à même d'accueillir ces souffrances comme il le faudrait.

J'ai également raconté dans mon dernier livre comment mon premier analyste, qui m'a énormément aidé par ailleurs, a interprété pendant douze ans mes cauchemars et angoisses nocturnes d'enfance et de vie adulte comme des fantasmes, jusqu'à ce que je découvre qu'il s'agissait de traces des violences sexuelles et d'incestes précoces dont j'étais amnésique ; dans ce même livre, j'ai évoqué comment il avait fallu que je retrouve moi-même, tardivement, la mémoire pour que peu à

peu mes patientes et patients, à leur tour, se livrent et racontent les violences vécues, qu'ils n'osaient aborder jusqu'alors ou que nous nous apercevions ensemble qu'ils en avaient subi et qu'ils en étaient, eux aussi, amnésiques.

Entré dans la pratique analytique avec la théorie freudienne du fantasme, formé en psychologie clinique dans une faculté parisienne sans avoir jamais eu de cours sur les violences sexuelles ni sur le psycho-trauma, je me trouvais ébahi, et démuni, face à une lame de fond que je n'avais pas soupçonné rencontrer un jour dans ma pratique professionnelle.

Cette lame de fond, récente, a commencé avec les mouvements collectifs contre les violences sexuelles, #metoo, en passant par l'événement fondamental en France symbolisé par le rapport Sauvé sur les violences sexuelles dans l'Église, jusqu'aux livres et témoignages sur l'inceste ; nous sommes allés progressivement du général au particulier, tout cela déclenchant une libération de la parole sans précédent.

Le premier livre déterminant au niveau médiatique a été *Le Consentement*¹. La personne dénoncée n'était encore qu'un ami de la famille. Puis ce fut *La Familia grande*², mais là encore la famille n'était qu'éraflée : le prédateur était un beau-père, sans lien de sang. L'honneur familial pouvait être sauf. En 2021, tournant capital, de nombreux livres sur l'inceste étaient publiés, comme si on arrivait enfin au centre des violences sexuelles ; c'est en tout cas

1. Vanessa Springora, *Le Consentement*, Paris, Grasset, 2020.

2. Camille Kouchner, *La Familia grande*, Paris, Seuil, 2021.

comme cela que je le décrivais lors de la parution de mon propre livre sur le sujet à ce moment-là. Une institution sacrée, tacitement – la famille –, était cette fois mise en cause.

Mais au-delà de ce mouvement général, il me semblait qu'une catégorie de personnes dans la société avait été et restait silencieuse sur la question alors que je réalisais que ces dernières étaient les plus concernées par ce domaine : les psys. C'étaient eux qui avaient récolté les paroles, perçu les symptômes, entendu les doutes, connu de façon intime les us et coutumes de ces familles. Ils ont été pendant plus d'un siècle les principaux « confidentes » à la place des confidentes « traditionnels », les médecins, les prêtres, les notaires...

Or ces « confidentes psys » n'avaient pas été formés pour accueillir ces violences sexuelles – et pour cause : ils ne pouvaient être en avance sur une société qui ne voulait pas reconnaître ces violences.

Pour ma part, tout comme eux, je n'avais pas été préparé à cela ; à partir de chaque cas, « sur le tas », j'ai appris peu à peu à appréhender les conséquences multiples de ces violences, à repenser la théorie psychanalytique, à trouver de nouveaux outils, à en créer aussi. À cet endroit, le fait d'avoir subi enfant la même chose que mes patients m'a peut-être aidé à comprendre l'importance de la question, ce que je n'ai commencé à faire qu'à partir du moment où mon amnésie traumatique a été levée.

Pour cette fois, au moins, mes traumatismes représentaient un atout au lieu de constituer un handicap.

Ce chemin personnel et professionnel n'a pas été facile, d'autant que, avant que la parole sur le sujet devienne collective, j'eus à affronter d'autres

violences, notamment celles de confrères qui affirmaient que je voyais des traumatismes sexuels partout et que cela s'expliquait par le fait qu'ayant été traumatisé moi-même, je n'étais pas lucide sur le sujet... Cela impliquait que je n'avais pas assez « travaillé » en analyse. Et pourtant, nous sommes pour la plupart, les psys, passés à côté depuis si longtemps !

Il faut maintenant qu'ils sachent – que nous sachions.

Principalement deux choses : l'ampleur du phénomène ; et ses incidences multiples sur les victimes, celles qui vont grossir peu à peu la vague déferlante des personnes concernées par celui-ci.

Les chiffres récents sont effarants.

Un sondage de 2020, de l'institut Ipsos¹, atteste que près de 6,7 millions de personnes en France seraient susceptibles d'avoir subi un inceste. Sur une population de 67 millions de Français, cela représente une personne sur dix ! Cependant, cette évaluation prend en compte uniquement ceux qui déclarent l'avoir subi. Les chiffres du sondage datant de 2009, onze ans auparavant, étaient nettement inférieurs ; la libération de la parole ayant eu lieu entretemps a largement amené plus de victimes à parler ; d'autres seraient alors susceptibles de le faire à l'avenir. De plus, ces chiffres ne tiennent pas compte de l'amnésie infantile si fréquente qui concerne la majorité de mes patientes et patients, comme ceux de bien d'autres thérapeutes. On peut s'autoriser à penser que beaucoup plus qu'une personne sur dix a été victime de l'inceste en France.

1. Un Français sur dix en 2020 : https://aivi.fr/doc/Ipsos_Face_a_l'inceste_Rapport.pdf

Enfin, il s'agit des chiffres de l'inceste et non pas des violences sexuelles en général.

Autre chiffre tout aussi effarant : chaque année, en France, 160 000 enfants seraient victimes de violences sexuelles¹ ! Ils viennent donc s'ajouter, chaque année, au nombre actuel des victimes.

Ce problème de santé publique qui concernerait plus de 6,7 millions de personnes dans notre pays – dans dix ans, elles seront 8 millions à être concernées – ne justifierait donc pas une prise en charge spécifique et généralisée ? Plus que d'ignorance, il s'agit de négligence ; et la négligence, dans le cadre de n'importe quelle thérapie, est une faute grave.

Le problème est donc colossal et nous n'en avons pas encore mesuré toutes les conséquences. Je soutiens qu'une majorité des personnes qui consultent en psy, que cela soit en institution, en libéral ou en psychiatrie, sont porteuses de symptômes qui, de près ou de loin, sont en rapport avec les violences sexuelles, que cela soit personnel ou transgénérationnel. Ainsi, les violences subies par les précédentes générations sont présentes massivement dans les généalogies des familles que je reçois et ont très souvent une relation avec les symptômes des enfants qui consultent².

Bref, face au déferlement des cas, les thérapeutes pys sont – ou vont être – en première ligne. Sont-ils prêts ? Je ne le crois pas.

Une des raisons en est que la théorie freudienne du fantasme est encore très présente non seulement

1. https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/textes/l15b5156_proposition-loi

2. Je vous renvoie à mes précédents ouvrages, où vous trouverez de nombreux témoignages de l'impact de ces violences passées sur les symptômes actuels des enfants.

dans les cursus des formations en psychologie ou apparentées, mais aussi dans les médias ; elle constitue le socle commun sur lequel une majorité de thérapies s'appuient, d'une façon plus ou moins tacite, d'une façon plus ou moins consciente. Affirmer que l'on ne pense et que l'on ne pratique pas comme cela aujourd'hui, c'est ignorer que tout est question de transmission, et aussi d'inconscient, quel que soit le domaine, et que ce qui a présidé à l'ensemble des prises en charge psychologiques pendant plus d'un siècle ne va pas disparaître spontanément.

En 2021, j'enseignais à des étudiants en troisième année de psychologie dans une faculté parisienne. Mon cours traitait des psychotraumatismes sexuels. Une étudiante de vingt-cinq ans environ m'apostropha : « Si une patiente me dit qu'elle a été abusée, violée, dois-je la croire ? » Stupéfait, je lui répondis : « Et pourquoi ne pas la croire ? »

La pensée de cette jeune étudiante n'est pas une pensée isolée, mais le résultat d'un formatage encore présent des futurs psychologues largement basé sur la théorie du fantasme.

De plus, sans qu'ils en soient forcément empreints, il y a chez beaucoup de thérapeutes une grande méconnaissance des mécanismes des violences sexuelles ; et en effet, comment pourrait-on être formé à quelque chose qui « n'existe pas » ou représente – c'est ce que l'on pensait – des cas isolés et spécifiques ?

En réalité, cette méconnaissance est générale. En psychiatrie, les effets des violences sexuelles sur le psychisme humain, notamment celles subies dans l'enfance, et la question de l'amnésie traumatique n'ont pas été envisagés à la mesure de ce qu'ils devraient, même si certaines structures ont bien

saisi la corrélation entre ceux-ci et de nombreuses affections psychiques. Heureusement, quelques thérapies ont pris en charge ce phénomène, par exemple l'EMDR ; d'autres le font également, mais leur pratique reste marginale, comme un domaine dans lequel se seraient spécialisés certains alors qu'il faudrait une action et une volonté de s'attaquer au problème à plus grande échelle. Ce ne peut être vu comme une spécialisation de la psy : tous les thérapeutes ont été, sont et vont être confrontés à ce problème.

Il y a donc une faille thérapeutique générale à combler.

Même si je suis critique envers la psychanalyse, j'estime qu'elle a un rôle à jouer. Me revendiquant psychanalyste, j'affirme qu'elle peut être une méthode majeure pour soigner les conséquences des violences sexuelles et de l'inceste. Cependant, elle ne le sera que si elle balaie radicalement les éléments erronés de sa théorie qui ont conduit à ce que, pendant presque un siècle, les tragédies vécues par des milliers et des milliers de personnes ont été ignorées, leur souffrance étant redoublée par cette ignorance.

Pour comprendre comment on en est arrivé là, il faut retourner aux origines de la psychanalyse. L'examen de la propre vie de Freud nous montre comment, alors qu'il mettait au point une technique thérapeutique absolument révolutionnaire, qui représentait une avancée incroyable dans la connaissance des affections mentales et du psychisme humain en général, il a opéré une bifurcation radicale et funeste dans son avancée théorique. Malgré des éléments d'une vérité et d'une richesse inouïes, il en a fait admettre d'autres qui, à l'examen, nous allons le découvrir, ne tiennent pas. Et pourtant ils

ont perduré si longtemps ! Par une sorte d'hallucination collective, nous avons ignoré à quel point les violences sexuelles et l'inceste étaient présents dans nos familles. Sous notre nez, à notre porte.

Peut-être parce que notre société voulait ignorer ces violences, elle n'a pas totalement récusé certaines thèses de Freud. Certes, le « tout sexuel » freudien était, pour certains, dérangeant, mais il l'était moins que l'aveu que nous étions depuis bien longtemps infestés par l'inceste et notamment par les violences sexuelles faites aux enfants et aux femmes. Pourtant, chaque famille, chaque personne, pouvait et pourrait être concernée par le problème.

Or quelle était la première thèse de Freud avant celle, encore présente aujourd'hui, du fantasme sexuel ? Que les troubles psychiques de ses patientes et patients provenaient des violences sexuelles qu'ils auraient subies dans l'enfance !

Que s'est-il donc passé entre ces deux prises de position radicalement différentes ? Et la théorie du fantasme, faut-il la rejeter entièrement ou peut-elle être repensée ?

Revenons donc aux débuts de la psychanalyse et à ce que Freud appelait alors « l'étiologie de l'hystérie ».

Le grand secret de la psychanalyse

Quand Freud plaçait les violences sexuelles à l'origine des névroses

Nous sommes en 1896. Après avoir travaillé à Paris avec Charcot, et écrit un livre sur l'hystérie avec Joseph Breuer, Freud propose sa propre théorie des névroses.

Il soutient son hypothèse avec fermeté. Dans un premier article, à propos de l'origine de l'hystérie, il évoque treize patients, dont deux hommes : *dans tous les cas*, écrit-il, « les traumatismes sexuels appartiennent à l'enfance précoce¹ », avec « cette condition spécifique de l'hystérie – passivité sexuelle en des temps présexuels ». « Les traumatismes d'enfant que l'analyse mit à découvert pour ces cas graves, écrit-il encore, durent être définis dans leur ensemble comme de graves dommages sexuels. »

Freud dresse alors la liste des abuseurs : gouvernantes, domestiques, enseignants, divers membres de la famille, très souvent les frères – sur leurs sœurs. Curieusement, il ne mentionne pas les pères.

1. Sigmund Freud, *La Première Théorie des névroses*, Paris, PUF, 1995, p. 98 et p. 90.